

hâte. Vous semblez fatigué, accablé, Walter. Je crains que ma lettre ne vous ait causé des craintes sérieuses.

— Au premier abord seulement, lui répondis-je. Ma confiance en vous, Marian, m'a bientôt rendu le repos. N'ai-je pas deviné juste, en attribuant ce brusque changement de résidence à quelques persécutions dont vous aura menacé le comte Fosco ?

— Parfaitement juste, me dit-elle. Je l'ai vu hier, et ce qui est encore pire, Walter, je lui ai parlé. . .

— Parlé ? Savait-il donc où nous habitons ? Serait-il venu chez nous ?

— Vous l'avez dit ; en ce sens, du moins, qu'il est venu à notre porte ; mais il n'est pas monté. Laura ne l'a point vu, Laura ne soupçonne rien. Je vous conterai comment tout cela est arrivé ; quand au péril, je crois et j'espère qu'il n'existe plus. J'étais, hier, dans le salon de notre ancien logement. Laura dessinait devant sa table, et moi je rangeais de côté et d'autre. Je vins à passer devant la fenêtre, et je jetai les yeux, en passant, du côté de la rue. Là, sur le trottoir opposé, je vis le comte avec un homme qui lui parlait. . .

— Vous avait-il vue à la fenêtre ?

— Non. . . du moins je ne le crus pas. J'étais, du reste, trop violemment émue pour avoir aucune certitude à cet égard.

— Qui était l'autre individu ? un étranger.

— Non. . . Walter ; ce n'était point un étranger. Dès que je pus me ravoir un peu, je le reconnus. C'était le propriétaire-directeur de l'Asile que vous savez.

— Et le comte, sans doute, lui désignait la maison ?

— Nullement. Ils causaient ensemble, comme des gens qui viennent de se rencontrer dans la rue. Je restai à la fenêtre, les regardant de derrière le rideau. Ils se séparèrent bientôt. L'homme de l'hospice prit d'un côté, le comte de l'autre.

Je commençais à espérer que le hasard seul les avait conduits dans notre rue, quand je vis le comte revenir sur ses pas, s'arrêter encore devant notre maison, tirer de sa poche son crayon et son agenda y tracer quelques mots, et traverser ensuite la rue, jusqu'au magasin au-dessus duquel sont nos chambres. Je passai derrière Laura sans qu'elle pût me voir, lui disant que j'avais oublié quelque chose en haut. Dès que je fus hors de la chambre, je descendis au premier palier, et j'attendis. . .

J'étais bien décidée à l'arrêter s'il essayait de monter ; mais il ne tenta rien de semblable. La fille de boutique arriva par la porte qui donne sur le passage, tenant sa carte à la main, une grande carte dorée sur tranche, portant son nom surmonté d'un "coronet" et, au-dessous, ces lignes au crayon : "Chère Lady, un mot, je vous en supplie, sur un sujet fort grave pour tous deux." Dans les crises un peu pressantes, du moment où l'on peut réfléchir on réfléchit vite. Je compris à l'instant que ce pouvait être une fatale méprise de rester volontairement, et de vous laisser aussi dans les ténèbres, quand il s'agissait d'un homme comme le comte.

— Priez le gentleman de m'attendre dans le magasin, dis-je à la petite fille ; je l'y rejoindrai dans l'instant. . . Je montai prendre mon chapeau, car je ne voulais, sous aucun prétexte, lui parler à l'intérieur de la maison. Connaissant sa voix grave et sonore, je craignais que Laura ne l'entendit, même dans le magasin. Moins d'une minute après, je redescendais dans le corridor et j'ouvrais la porte de la rue. Il sortit du magasin pour se trouver sur mon passage.

Les affreux souvenirs de Blackwater me revinrent tous, au moment où j'arrêtai les yeux sur lui. Je sentis mes anciens dégoûts, comme une vermine immonde, se glisser en rampant dans tout mon être quand il ôta son chapeau avec un geste de comédien, m'adressant la parole comme

si nous nous étions quittés la veille à peine, et dans les meilleurs termes.

— Vous vous rappelez ce qu'il vous a dit ?

— Vous allez savoir immédiatement ce qu'il disait de vous ; mais ce qu'il m'a dit à moi, je ne puis le répéter. C'était bien pis que l'insolence polie de sa lettre. Mes mains me démangeaient de le frapper comme si j'eusse été un homme ! Je ne parvenais à les tenir tranquilles qu'en les occupant, sous mon châle, à mettre sa carte en mille morceaux.

Il voulait deux choses. D'abord, avec ma permission, m'exprimer ses sentiments. Je refusai d'y prêter l'oreille. En second lieu, me répéter l'avis contenue dans sa dernière lettre. Je lui demandai ce qui rendait ce rappel nécessaire. Il salua, sourit et annonça qu'il allait s'expliquer.

Le comte avait offert ses conseils qui furent repoussés. Sir Percival n'en voulait prendre que de sa violence, de son entêtement, de la haine qu'il vous porte. Le comte, dès lors, le laissa libre d'agir à sa guise, s'assurant d'abord, pour le cas où ses intérêts viendraient à courir quelque risque, de l'endroit où nous résidions.

Après votre premier voyage au Hampshire, et quand vous revîtes ici, vous fûtes suivi, Walter, par les agents de l'homme d'affaires à quelques distance du chemin de fer, et jusqu'à la porte de la maison par le comte lui-même. Il ne m'a pas dit comment il parvint à s'échapper à vos regards, mais ce fut alors et de cette façon, qu'il nous découvrit. Ce premier résultat obtenu, il n'en tira aucun parti, jusqu'à ce qu'il reçut la nouvelle de la mort de sir Percival ; et alors, comme je vous le disais, il se mit en campagne pour son propre compte, pensant bien que vous alliez diriger vos batteries contre le survivant des deux auteurs du complot.

Il prit immédiatement ses mesures pour retrouver, à Londres, le propriétaire de l'hospice, et l'emmener avec lui là où

était cachée sa malade fugitive ; à quel que résultat qu'on dût finalement aboutir, il espérait bien, par cette manœuvre, vous impliquer dans d'interminables difficultés et discussions légales, et, vous liant les mains de cette façon, paralyser en tout ce qui le concernait vos desseins hostiles. Tel était son but, ainsi qu'il me l'a lui-même avoué. L'unique considération qui, au dernier moment, le fit hésiter. . . il est dur de le reconnaître, Walter, et pourtant j'y suis réduite. . . cette considération unique, c'était "moi".

Il n'est pas de mots qui puissent dire à quel point, lorsque j'y songe, je me sens dégradée dans ma propre estime. . . mais, enfin, il est bien avéré que le seul côté faible de ce caractère de fer est l'horrible admiration qu'il ressent pour moi. J'ai tâché, par égard pour moi-même, de la révoquer en doute aussi longtemps que je l'ai pu ; mais ses regards, ses actions, m'imposent la conviction de cette flétrissante vérité.

Il m'a déclaré qu'au moment de signaler notre maison au docteur, l'idée du chagrin où me plongerait ma séparation d'avec Laura, et de la responsabilité que j'allais encourir si la justice me demandait compte de son évasion, l'avait amenée à risquer une seconde fois, pour mon compte, tous les dangers que vous pourriez lui faire courir. Il ne me demandait, en échange, que de ne point oublier ce sacrifice, et dans mon propre intérêt, de contenir les effets de votre propre témérité.

Je n'ai point fait avec lui un marché pareil ; je serais morte plutôt. Mais, que vous le croyiez ou non, qu'il ait dit ou non la vérité, en affirmant que, sous un prétexte quelconque, il a renvoyé le docteur, — il y a quelque chose de certain ; c'est que j'ai vu cet homme le quitter sans lever les yeux sur notre fenêtre, sans regarder du côté de notre maison.

— Je le crois, Marian. Les hommes les meilleurs ne sont pas absolument consé-